La Quête de l'Absolu

d'après Djélâl-ed-dîn Roûmî Textes Soufi

> Mise en scène Kheireddine Lardjam



THÉÂTRE-CONCERT

Compagnie El Ajouad

Ce spectacle est conçu pour être joué dans des salles non - équipées. POUR QUI? : tout public à partir de 10 ans

Accessible à partir de 10 ans, ces contes amènent à réfléchir sur des thèmes divers : le détachement, l'identité, la spiritualité, la sagesse, la vie...



Résumé

Notre spectacle parle du souflsme, de spiritualité et d'Amour.

La quête de l'absolu est l'occasion de briser quelques clichés, en rappelant que les mots «arabe», et «islam» renvoient à une civilisation toute entière. L'actualité a vidé de leur

contenu ces termes, en pétriflant toute une littérature dans un ensemble de règles et d'interdits, asséchant la dimension poétique et spirituelle qui devrait les entourer.

Quand Rumi rencontre Shams, il est un prédicateur sincère mais isolé dans sa tour d'ivoire, déconnecté des réalités du monde et insensible à l'art. Shams lui révèlera la puissance de la poésie, sa capacité à nous relier au monde et aux autres. La quête de l'absolu est aussi l'histoire de cette révélation.

Djalâl ad-Dîn Rûmî Fondateur de la cérémonie du samâ des derviches tourneurs, il fut aussi l'un des plus grands poètes mystiques de l'islam et demeure aujourd'hui encore un «maître d'éveil» reconnu par les soufis. Nous lui devons l'apport à la spiritualité de la notion de beauté, d'art, l'importance de la musique, de la danse et de l'amour.

Il n'est pas nécessaire de s'intéresser spécialement au monde musulman pour connaître Rûmi, immense poète, largement traduit dans les principales langues européennes. On sait que la vocation poétique de Rûmi doit beaucoup à un étrange personnage, Shams de Tabriz, qui arriva un jour à Konya, puis en disparut mystérieusement quelques années plus tard.

Avant de rencontrer Shams, Rûmi est un soufi très classique, illustrant une spiritualité où l'expérience intérieure ne bouscule en rien les formes extérieures de la vie religieuse ; c'est aussi un prédicateur respecté. Sa rencontre avec Shams va tout changer ; sans pour autant récuser les règles et rites de la religion commune, Rûmi deviendra le bouleversant annonciateur d'une religion de l'extase et de l'amour, et donnera à la confrérie qu'il dirige son caractère propre, associant poésie, musique et danses hiératiques des fameux « derviches tourneurs ». C'est dire l'importance de Shams dans l'histoire non seulement religieuse, mais plus généralement culturelle et assurément artistique et littéraire. Un des principaux recueils de Rûmi ne s'intitule-t-il pas Le Divân de Shams de Tabriz (il est fort possible que les deux maîtres aient écrit de concert certains de ces poèmes)?

Or on ne savait presque rien de Shems, ce qui a permis toutes les suppositions et toutes les rêveriese, et toutes les créations, à l'exemple de notre spectacle.



Note de mise en scène

par Kheireddine Lardjam

Tout d'abord, il est important de rappeler qu'il s'agit de l'adaptation théâtrale de cette oeuvre.

« La quête de l'absolu » de Djalâlad- dîn Rûmî, raconte l'aventure de l'homme dans sa recherche de l'Amour. Elle est écrite avec une grande simplicité, comme un conte. Elle commence par la plainte de l'âme exilée de sa patrie spirituelle. À travers plus de quatre cents histoires allégoriques, le lecteur expérimente une quête d'initiation mystique. De longs poèmes lyriques, narratifs, ou didactiques semblent nous égarer au coeur d'un labyrinthe. Mais Rûmî ne perd jamais son fil d'Ariane, la quête de l'Absolu. L'oeuvre est fondée sur les principes de sagesse universelle plutôt que sur une théologie stricte. L'humour et la simplicité des anecdotes logent la poésie au coeur du quotidien. Bien sûr je souhaite travailler sur quelques extraits que j'adapte à la scène. Les générations de tous les âges trouvent dans ce texte différents niveaux de lecture, plongent dans une expérience visuelle ou bien saisissent les mots au vol pour ne pas être prisonnier de leur sens premier. Les spectateurs de tous âges peuvent reconnaître des expériences personnelles sensibles, vécues dans leur quotidien, ou dans leurs rêves les plus étranges. Dans ce texte soufi, nous sommes transportés dans un rêve, il est donc permis de jouer avec les symboles et les couleurs, de mélanger toutes formes artistiques et esthétiques, de créer un espace délirant envahi par nos fantasmes. Ce mélange de genres va nous permettre de créer un univers où le théâtre, le chant, la musique, la langue arabe chantée, la langue française parlée, se mélangeront allègrement au service d'une si belle histoire d'aventures humaines. La scénographie sera réalisée par ma collaboratrice artistique et scénographe Estelle Gautier. En pensant aux contraintes de l'espace où nous jouerons (spectacle conçu en décentralisation-hors les murs). Nous allons chercher ensemble à enfiammer l'imaginaire du spectateur.



Le soufisme

Le soufisme est considéré comme le courant mystique et ésotérique de l'Islam. D'autre

part, le soufisme existait avant l'Islam. Comme toutes les autres mystiques, juives, hindouistes, bouddhistes ou chrétiennes, il est issu des écoles de sagesse, source à laquelle se sont nourris tous les

ésotérismes. La naissance du soufisme à partir du VIIIe siècles n'a été que la manière extérieure dont l'enseignement des écoles de sagesse s'est adapté à l'Islam. Le soufisme est dans l'Islam, ce que le zen est dans le bouddhisme,

baul dans l'hindouisme, cabale dans le judaïsme, gnose chrétienne. La pensée soufie a profondément imprégné toute la civilisation occidentale, en particulier tous les courants ésotériques et mystiques. On retrouve cet enseignement dans les pratiques de ceux qu'on appelle les «pères du désert».

L'origine du mot « soufi »

Le terme soufi vient de l'école de Bagdad à la fin du 9^e siècle avec le terme Tawassuff qui énonce le fait d'être soufi.

Étymologies possibles :

- Sûf (la laine) : les ascètes qu'ils soient chrétiens, musulmans ou

- juifs revêtaient une bure de laine rapiécée en signe d'abandon.
- Safâ: celui qui se purifie ou qui a été purifié, idée de pureté. À ces débuts, la voie de la purification réside dans le dépouillement.

Le soufisme et le Coran

Le propre du texte coranique et de son interprétation réside dans une « dualité » entre ce qui est lu et ce qui peut être interprété. Le soufi est

> constamment en recherche de ce « juste milieu ». L'exégèse soufie du Coran n'est pas en rupture avec les lectures juridique et théologique de ce dernier, mais elle est tantôt complémentaire, tantôt

conflictuelle. Il faut savoir que le Coran est un texte truffé d'allusions et de possibilités d'interprétation.

Ibn Arabi, maître du Tassawuff (1165-1240) est un pivot de la pensée métaphysique de l'islam. Si aujourd'hui, il est prouvé que son oeuvre est « charpentée » par la structure du Coran, il a longtemps été pointé du doigt pour ses interprétations spirituelles qui « le faisait sortir de l'Islam ».

Ibn Arabi assimile la totalité du message divin aux différentes figures de croyances existantes. En 1200, il est en Syrie et il dit « ne limite pas tes horizons à ton Ego et ta croyance, sinon tu perdrais l'essentiel ». Le message qu'on peut deviner à travers cette déclaration est que chaque

religion comporte une part de vérité et qu'il faut envisager les différentes croyances comme un processus de recherche continu et permanent. Pour les musulmans, ce processus s'accomplit par Mohammed, mais il reste vivant, quoi qu'il en soit. Il s'agit de ne pas se laisser abuser par les formes « finies » et de tenter de voir au travers.

Si la spiritualité d'une religion ne peut plus respirer ou nourrir ses croyants, elle se sclérose. Au niveau dogmatique, les religions se heurtent entre elles. En revanche. si on se penche sur le novau chaud d'une religion, qu'est celui de l'esprit intérieur, on trouve une vie qui reproduit les formes et peut les adapter. « Le soufi est le fils de l'instant spirituel » Dieu donne à vivre au croyant un présent spirituel et il doit être vécu dans l'instant. On peut aussi voir le soufisme comme le fils de son époque, là où les sciences formelles sont vues comme figées, formelles et mentales, alors que la vie de l'esprit est toujours immédiate, instantanée. Cette distance peut créer la souffrance ou l'humour soufi, qui vient de ce qui est constaté par le soufi qui a un degré de conscience de la condition humaine assez élevé.

Le texte coranique se suffit à lui-

même pour expliquer la spiritualité dont il est porteur. L'image du Coran est très souvent juridique, alors que seulement 3 à 5 pour cents de son entièreté ont réellement une teneur juridique. C'est un texte surprenant et les interprétations faites par les soufis semblent être « des explosions de sens ». Il ne faut pas perdre de vue que le Coran doit parler à tout le monde et que les vérités qui y sont cachées sont faites pour être trouvées. Au sein du texte coranique, il y a des versets à teneur ésotérique ou initiatique, mais ces derniers ne représentent pas la majorité de l'oeuvre. Cela étant, dans certains versets à valeur « normative ». le soufi parvient à trouver un autre niveau de lecture, de sens symbolique, spirituel.

Au sein même du niveau symbolique, il existe différentes strates, le sens est en constant renouvellement : « si un jour tu crois que tu as trouvé la signification, c'est que ce que tu as trouvé est faux », dira Shams à Rûmi.

Le soufi a ce rapport au Coran : à certains moments, il va prendre en considération l'aspect extérieur d'un verset, mais il va continuer de le voir de manière translucide, car un verset est une « superposition de sens ».



Le texte

Il s'agit de l'oeuvre maîtresse de Rûmî, commencée entre 1258 et 1261 et inachevée ; elle comprend six tomes (daftar). Considéré

comme un commentaire du Coran, le Mesnevi ne fut pas seulement étudié dans le cadre des confréries, mais aussi dans les mosquées. Des commentaires et des traductions du persan virent le jour et le Mesnevi devint l'une des sources reconnues de l'enseignements traditionnel. Versets du Coran, Hadiths, légendes bibliques, contes hindous ou bouddhistes, péripéties de la vie quotidienne provoquent l'inspiration de Rûmî et illustrent l'enseignement soufi, à la fois tradition vivante, simple et accessible par tous, et sagesse universelle. Son nom est dérivé de la forme poétique employée, le mathnawî, long poème constitué de vers indépendants à rime interne. C'est le genre des contenus narratifs : épopées héroïques (Livre des Rois de Firdawsî), romances (Les cinq poèmes de Nizâmî), dissertations philosophiques et religieuses (Le Jardin de la vérité de Sanâ'î).

Le Mathnawî a suscité de nombreux commentaires en persan, turc, arabe et ourdou pendant les périodes médiévale et moderne. Les premiers commentaires furent rédigés en persan, mais, l'ordre se développant surtout en Turquie et Rûmî devenant vite bien plus célèbre en Inde qu'en Iran, les commentaires en turc et en ourdou dépassèrent en quantité et en importance ceux en persan.

Ouvrage de maturité, il contient la pensée du maître durant les dix dernières années de sa vie. Les parties extatiques de ce texte sont parmi les plus beaux morceaux de poésie lyrique persane. L'auteur y chante le désir fou de l'Autre, la nostalgie de l'Origine, la douleur de la séparation, la disparition de l'être aimé, face de Dieu et voile recouvrant l'univers, la déification par laquelle on accède à un état indicible où

l'on n'est plus. Ce texte débute par ce chant, la célèbre complainte de la flûte, roseau coupé de sa patrie et aliéné par les hommes, interrogation sur l'origine de la parole poétique (sukhan):

Écoute la flûte de roseau se plaindre et discourir de la séparation :

Depuis que l'on m'a coupé de la roselière, à travers mes cris hommes et femmes se sont plaints

Je veux un cœur déchiré par la séparation pour y verser la douleur du désir.

Quiconque demeure loin de sa source aspire à l'instant où il lui sera à nouveau uni.

Moi, je me plains en toute compagnie, je me suis associé à ceux qui se réjouissent comme à ceux qui pleurent

Chacun m'a compris selon ses propres sentiments, mais nul n'a cherché à connaître mes secrets.

Mon secret pourtant n'est pas loin de ma plainte, mais l'oreille et l'œil ne savent le percevoir.

Le corps n'est pas voilé à l'âme, ni l'âme au corps, cependant nul ne peut voir l'âme.

Le son de la flûte est du feu et non du vent: que s'anéantisse

celuí à qui manque cette flamme.

C'est le feu de l'amour qui est dans le roseau, c'est l'ardeur de l'amour qui fait bouillonner le vin.

La flûte est la confidente de celui qui est séparé de son amí : ses accents déchirent nos voiles.

Quí vit jamais un poison et un antidote comme la flûte? Quí vit jamais un consolateur et un amoureux comme la flûte?

La flûte parle de la Voie ensanglantée de l'Amour, elle rappelle l'histoire de la passion de Majnun.

À celui-là seul qui a renoncé au sens est confié ce sens : la langue n'a d'autre client que l'oreille.

Nous n'évoquerons ici que les plus importants d'entre eux.

Djalâl-od-Dîn Rûmî (1207-1273)

Fondateur de la célèbre confrérie soufie. connue en Occident sous le nom de derviches tourneurs, est à la fois un grand maître spirituel - désigné dans tout l'Orient comme «Mawlânâ». le maître par excellence - un poète, un philosophe, et aussi un voyant : ne parle-t-il pas - au Moyen-Âge! - des dangers de la fission nucléaire et de la pluralité des mondes ? Il est l'auteur de plusieurs ouvrages : Odes mystiques, Quatrains, Le Livre du dedans: tous reflètent son amour de la beauté, sa nostalgie du divin.

Réfugié à Konya en Anatolie (Roûm), Djélâl-ed-dîn trouva dans cette ville habitée de Grecs, de Turcs, d'Arméniens, de Juifs et de Francs un peuple adonné à la poésie, à la musique, aux danses, et il employa cette poésie, cette musique, ces danses pour lui faire connaître Dieu. Son action immense en Orient jeta, pour ainsi dire, des racines si profondes dans toutes les âmes que, même jusqu'aujourd'hui, les fruits et les fleurs de ses enseignements n'ont rien perdu de leur fraîcheur ni de leur parfum. La beauté et l'esprit tolérant de ce texte a surpris les orientalistes occidentaux, et tourné la tête aux plus sobres parmi eux.

La musique et les chants utilisés dans le spectacle

Le diwane

Le Diwane (ancré dans le sud algérien) est pratiqué à l'origine par les descendants d'esclaves d'Afrique noire. C'est une musique mystique et métissée où les chants et les rythmes nous guident vers le Hal (la plénitude), la Jedba (la transe). La pratique

du Diwane est une coutume ancestrale qui conférait à des gens connus pour leur probité et leur modestie la faculté de décrire par le chant et la parole la vie quotidienne, les problèmes et entraves de leurs semblables. Ces troubadours, de douars (petit village) en douars, transmettaient leur savoir par l'entremise de la poésie, du chant et du ieu théâtral.

La danse Samâ (danse des derviches)

Elle correspond à un courant précis, celui des soufis Mevlevis.

Souvent, la découverte de la cérémonie des derviches, en Turquie ou ailleurs, se résume à une version tronquée, formatée pour un public de touristes. Pourtant, il n'y a rien de plus envoûtant que la vision de ces « hommes-toupie ». Le rituel complet, comme on peut le découvrir dans certains monastères non loin d'Istanbul, se compose d'une introduction musicale qui conduit doucement vers la transe avant la danse des derviches, appelée samä. Tout en tournant sur lui-même, le « danseur » ouvre la paume de la main droite vers le ciel pour recueillir la grâce d'Allah et tourne la main gauche vers la terre pour l'y répandre. À l'origine de la danse des derviches, il y a leur appartenance à l'ordre musulman soufi Mevlevi fondé au XIIIe siècle à l'époque de l'Empire ottoman. Déclarée un temps hors-la-loi, cette tradition fut légalisée en 1950 en Turquie. Depuis, on en a vu l'influence chez nombre de créateurs contemporains fascinés par la répétition des mouvements circulaires et la beauté des chants. Ces représentations à Chaillot - miroirs inversés du solo d'Ali Moini My Paradoxal Knives –, sont une invitation à regarder ailleurs, les sens en éveil.



Note d'intention

par Kheireddine Lardjam

Tous ceux que le monde arabe fascine,

séduit, inquiète, horrifie ou intrigue ne peuvent que se poser, de temps à autre, un certain nombre de questions.

Pourquoi ces voiles, ces tchadors, ces barbes tristes, ces appels au meurtre? Pourquoi tant de manifestations d'archaïsme, de violence? tout cela est-il inhérent à ces sociétés, à leur culture, à leur religion? L'islam est-il incompatible avec la liberté, avec la démocratie, avec les droits de l'homme et de la femme, avec la modernité?

Il est normal que de telles questions soient posées, et elles méritent mieux que les réponses simplistes qu'on leur apporte trop souvent. Je ne peux pas suivre ceux qui rabâchent, hier comme aujourd'hui, les mêmes vieux préjugés hostiles à l'islam, et qui se croient habilités, chaque fois que survient un événement révoltant, à en tirer des conclusions définitives sur la nature de certains peuples et de leur religion. Dans le même temps, je ne me sens pas à l'aise devant les justifications laborieuses de ceux qui répètent sans sourciller que tout ce qui se passe résulte d'un regrettable malentendu, et que la religion n'est que tolérance : leurs motivations les honorent. et je ne les mets pas sur le même plan que ceux qui distillent la haine, mais leur discours ne me satisfait pas.

Lorsqu'un acte répréhensible est commis au nom d'une doctrine, qu'elle quelle soit, celle-ci n'en devient pas coupable pour autant ; même si elle ne peut être considérée comme totalement étrangère à cet acte. De quel droit pourrais-je affirmer, par exemple, que les talibans d'Afghanistan n'ont rien à voir avec l'islam, que Pol Pot n'a rien à voir avec le marxisme, ni le régime de Pinochet avec le christianisme ? En tant qu'observateur, je suis bien obligé de constater qu'il s'agit, dans chacun de ces cas, d'une utilisation possible de la doctrine concernée, certes pas la seule, ni la plus répandue, mais qui ne peut être écartée d'un revers de la main agacé.

Moi qui suis musulman, je ne me sens nullement habilité à distinguer ce qui est conforme à l'islam de ce qui ne l'est pas. J'ai mes souhaits, mes préférences, mon point de vue, bien sûr. Mais ma vision de l'islam n'a aucune importance. Et même si j'avais été un docteur de la Loi, le plus pieux et le plus érudit, mon opinion n'aurait mis fin à aucune controverse.

On a beau se plonger dans les livres saints, consulter les exégètes, rassembler des arguments, il y aura toujours des interprétations différentes, contradictoires. En s'appuyant sur les mêmes livres, on peut s'accommoder de l'esclavage ou bien le condamner, vénérer les icônes ou les jeter au feu, interdire le vin ou bien le tolérer, prôner la démocratie ou la théocratie; toutes les sociétés humaines ont su trouver. au cours des siècles, les citations sacrées aui semblaient iustifier leurs pratiques du moment. Il a fallu deux ou trois mille ans pour que les sociétés chrétiennes et juives qui se réclament de la Bible commencent à se dire que le « tu ne tueras point » pourrait aussi s'appliquer à la peine de mort ; dans cent ans on nous expliquera que la chose

allait de soi. Le texte ne change pas, c'est notre regard qui change. Si l'on cherche des réponses, pas seulement la confirmation des préjugés, positifs ou négatifs, que l'on porte déjà en soi, ce n'est pas sur l'essence de la doctrine qu'il faut se pencher, mais sur les comportements, au cours de l'Histoire, de ceux aui s'en réclament.

Il s'agit, pour moi en tant qu'artiste, de me saisir de ces questions en dépassant les enjeux économiques et sociétaux pour ouvrir par le théâtre à une prise de conscience globale.

Ce projet est né aussi du désir d'écrire un spectacle destiné à vagabonder hors des salles de spectacle, du plaisir d'inscrire l'histoire dans l'interstice entre la réalité et la fiction car, quand la fiction s'invite dans les salons privés, elle côtoie de si près le réel que le personnage peut se confondre avec les spectateurs.

Un moment d'échange d'au moins une heure entre spectateurs / hôtes et comédiens suit tout naturellement la représentation. Les spectateurs peuvent alors donner leurs impressions, émettre leurs éventuelles critiques... un retour intéressant, dans un contexte différent des fins de représentations habituelles.

Par ailleurs, j'ai choisi de créer ce spectacle à partir du texte Le Mathnawî, de Roûmî, oeuvre monumentale qui a fondé le soufisme.

Diélâl-ed-dîn Roûmî, poète mystique d'expression persane, n'est pas seulement l'inspirateur d'une confrérie, celle des « derviches tourneurs », mais le directeur spirituel du soufisme de tout le XIIIesiècle. Cette oeuvre poétique, les spirituels persans l'ont considéré comme la Bible du soufisme. Il ne comporte ni récit-cadre, ni plan ordonné; il s'organise autour d'un foisonnement d'histoires et de contes s'emboîtant les unes dans les autres, liées souplement en une chaîne ininterrompue. Exégèse du Coran ou de la tradition prophétique (hadith), contes soufis, fables animalières, allégories, réflexions à bâtons rompus, conseils, descriptions d'étapes mystiques, envolées lyriques et exposés théologiques s'y enchevêtrent, parfois avec humour, dans une langue simple et limpide qui permet de démultiplier les regard sur la culture arabo-musulmane. De cette multitude d'histoires, de situations humaines, de voix qui nous parlent, émerge un dialogue en résonance avec l'histoire contemporaine. Pour toute ces raisons ce texte me paraît un matériau parfait pour cette petite forme.



Distribution

Adaptation du texte

et mise en scène : Kheireddine LARDJAM

Collaboration artistique : Estelle GAUTIER

Interprètes: Fayçal Salhi et Cédric Veshambre

Chargée de production : Sylvain ELOFFE

Durée du spectacle : 1 h

Spectacle tout public à partir de 10 ans

La Compagnie El AjouAd est conventionnée avec le Ministère de la Culture - Drac Bourgogne Franche-Comté et le Conseil Régional de Bourgogne Franche-Comté

Note biographique

Kheireddine LARDJAM, metteur en scène,

directeur artistique de la compagnie El Ajouad (Les généreux)

Kheireddine Lardjam crée en 1998 à Oran (Algérie) la compagnie El Ajouad (Les Généreux), d'après le titre d'une pièce d'Abdelkader Alloula, dramaturge assassiné en Algérie en 1994 par les islamistes, auteur déterminant dans le trajet de Kheireddine Lardjam qui s'engage à défendre son œuvre et dont il met en scène cinq textes. La compagnie se consacre à la découverte et à la diffusion d'œuvres d'auteurs contemporains arabes - Noureddine Ana, Mohamed Bakhti, Rachid Boudjedra, Kateb Yacine, Tawfig al-Hakim, Naguib Mafouz - et occidentaux, du répertoire ou contemporains.

Depuis 1999, Kheireddine Lardjam multiplie les collaborations en Algérie, dans plusieurs pays arabes et en France. En 2011, il crée De la Salive comme oxygène de Pauline Sales au Théâtre de Sartrouville - en 2012, Le Poète

comme boxeur de Kateb Yacine au théâtre de Béjaia, Algérie ainsi que Les Borgnes de Mustapha Benfodil à L'Arc, Scène nationale du Creusot - en 2013. En 2015, il crée Page en construction de Fabrice Melquiot à La Filature - scène nationale de Mulhouse. La même année, il intégrera pour trois saisons l'ensemble artistique de la Comédie de Saint Etienne. En mars 2016 il met en scène O-Dieux un texte inédit de Stefano Massini sur le conflit israélo-palestinien, vu à travers les yeux de trois femmes. Février 2018, il crée Mille francs de récompense, de Victor Hugo au théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine.

Au festival d'Avignon 2019, il présente le spectacle Désintégration, d'Ahmed Djouder. Un texte qui aborde la question des identités plurielles.



Compagnie El Ajouad

Rue Sainte Barbe Pavillon Sainte Barbe 1^{er} Étage 71200 Le Creusot

CONTACT

Sylvain Eloffe

Chargé de production Tel : 07 81 82 96 58 adm.ajouad@yahoo.fr

Kheireddine Lardjam

Directeur artistique compagnieajouad@yahoo.fr

Tel: 06 72 49 28 19